

SÉDUCTION

Dans ses *Mémoires d'un Critique*, qui offrent un si curieux ensemble de notes sur les hommes du milieu de notre siècle, Jules Levallois, rappelant les souvenirs de notre vie de collègue à Rouen, dit que j'ai gardé « en certaine estime » un de nos professeurs d'histoire appelé Marguerite. C'est « la plus vive, la plus solide estime » qui eût été strictement juste, et à cette estime se joint une reconnaissance qui avec l'âge s'est avivée et fortifiée à mesure que je comprenais mieux ce que je lui dois.

Il y a quelques mois, je parcourais la Sicile et partout je retrouvais dans ma mémoire, sans avoir eu besoin de les rafraîchir par une lecture nouvelle, les impressions que cinquante ans auparavant ce professeur, en me lisant et en me commentant Diodore, avait éveillées en moi sur la tragique histoire de ce pays où les hommes, pris de la rage de l'extermination, semblent avoir voulu anéantir l'humanité : à Agrigente, où je revoyais la barbarie des Carthaginois ; dans les Latomies de Syracuse, où

est morte de misère l'armée athénienne après une capitulation qui, par tant de points, se rapproche de celle de Sedan. N'était-ce point un homme celui qui marquait son enseignement d'une empreinte si nette ?

Sans lui, mon temps de collègue eût été perdu, et au lieu de passer de classe en classe, il aurait beaucoup mieux valu que je restasse chez mes parents, où, avec l'appétit et le goût innés de la lecture qui étaient en moi, j'avais au moins la facilité de lire ce que je voulais et de me développer librement, — ce qui est autrement important que d'écouter décliner *rosa* ou conjuguer *amo* avec les commentaires de gens qui croient trop que la grammaire fournit des armes pour la lutte de l'existence et que l'humanité se nourrit des humanités.

Le premier des professeurs genre *rosa* que le hasard me donna au collège était un jeune et beau garçon, à l'air timide et ingénu, doué sans doute de toutes sortes de mérites, puisqu'il était sorti un des premiers de l'Ecole normale, mais à qui on avait négligé d'apprendre comment on fait une classe. En moins d'une semaine tout le monde lui monta sur le dos, et quelques-uns s'assirent même sur lui. Il eut beau se fâcher, prier, crier, punir, pleurer : nous étions ses maîtres ; il ne fut jamais le nôtre. S'il essayait de se redresser et de se défendre contre nos risées, nos cruautés ou notre mépris, c'était un boucan au milieu duquel il s'effondrait, éperdu, misérable souffre-douleur d'une troupe de tyrans, sans que personne lui vint en aide, au moins publiquement et nous mit à l'ordre, ni proviseur, ni censeur, ni inspecteurs, ni aucun de ceux qui au-

raient pu établir une police dans cette classe dont les cris sauvages effraient le voisinage. On comprend qu'au milieu de cet enfer, l'habitude fut vite prise de ne pas travailler, et même après qu'on fut las de hurler, elle se continua tranquillement, sinon pour tous, au moins pour le plus grand nombre.

Je fus de ceux-là, non pas tant par paresse que par besoin d'indépendance : on m'eût surveillé, je me serais soumis ; on me laissait la bride sur le cou, j'en abusais, sinon pour ne rien faire, au moins pour ne faire que ce qui me plaisait ; et ce qui me plaisait, c'était de lire, de connaître, d'étudier ce qui avait de l'intérêt pour moi.

Au début des *Amours de Jacques*, je raconte comment j'eus tout jeune, la passion de la lecture et peu après celle de l'écrivasserie. Bien que ces premiers chapitres aient été arrangés pour les besoins du roman et que tout n'y soit pas l'expression de la simple vérité, ils ont cependant un fonds d'exactitude, au moins en ce qui touche la lecture et la manie d'écrire. Comment aurais-je pu concilier ce besoin de lecture avec les devoirs de classe qu'on nous donnait, et qui devaient prendre tout notre temps, consciencieusement faits ? Bien vite, je compris que cette conciliation était impossible, et au lieu de chercher à la réaliser tant bien que mal, profitant de la liberté qui nous était laissée, je lâchai ces devoirs pour les livres.

Aurais-je lâché aussi l'histoire si j'avais eu un autre professeur que le nôtre ? Je ne le crois pas ; mais enfin je n'eus pas d'hésitation de ce côté et comme j'eus la chance de le garder trois ans, de la sixième à la troisième, je ne fut pas tout à fait, grâce

à lui, le mauvais élève que sans lui je serais certainement devenu.

Cependant celui-là aussi ne savait pas faire sa classe, et de plus il était négligé dans sa tenue, distrait, si bien inconscient de l'heure que nous nous trouvions quelquefois depuis quelques minutes sur nos bancs quand il entra en coup de vent, sa robe non encore boutonnée, sa toque de travers, ce qui, avec sa vie privée peu ordonnée et des dettes, lui valait le dédain ou la pitié de ses collègues, auxquels s'ajoutaient les sévérités du proviseur qui d'un coup d'œil napoléonien semblait toujours vouloir le faire rentrer sous terre. Mais que nous importait à nous, à moi au moins ? Je m'en souciais bien vraiment des robes déboutonnées, des toques mal assurées et des dettes ! Ce n'était pas du dédain que m'inspirait le comique coup d'œil du proviseur, c'était de la sympathie. D'ailleurs, ce ne fut pas précisément dans sa classe que j'appris à le connaître pour ce qu'il était réellement, — un accoucheur d'esprits. Comme, à ma pension, on avait jugé que je pouvais obtenir le prix d'histoire, on me l'avait donné pour répétiteur, afin d'être plus sûr que je ferais honneur à la maison. Il n'eut pas besoin de me pousser, et bien vite j'allai de l'avant, à la vérité avec des zigzags fantaisistes qu'il toléra, les jugeant sans doute plus utiles que nuisibles. Que d'heures, — s'il ne les comptait pas pour arriver, il ne les comptait pas davantage pour partir, — que d'heures nous avons passées à déambuler dans un ancien cimetière de moines, devenu un jardin ou de place en place des ossements, non encore complètement redevenus poussière, jaunis-

saient la terre noire des plates-bandes ! Nous discourions de toutes choses (car il ne tenait pas à parler tout seul), d'histoire bien entendu, mais aussi de littérature, d'art, de science. Je ne sais pas si à cette époque notre camarade Léon Heuzey connaissait Phidias, mais je crois bien que pour l'archéologie grecque, qui plus tard l'a illustré, j'aurais pu alors le battre. Si je ne suis pas devenu philosophe, ce n'est pas la faute de ses leçons sur Socrate et Platon ; géomètre ou mécanicien, faute de celles sur Archimède défendant Syracuse. Et Shakespeare... mon Dieu oui, il connaissait Shakespeare cet irrégulier, et avec dix lignes de *Coriolan*, il m'en a plus appris sur le caractère romain que toutes les explications des auteurs ; car au temps dont je parle, il se passait ceci d'admirable qu'on traduisait dans son année vingt pages de la *Vie de César* de Plutarque, sans que le professeur vous dit ce qu'était Plutarque, ce qu'était César, ce qu'il y avait avant cette vingtième page, comme ce qu'il y avait après ; de même qu'on traduisait le premier chant de l'*Illiade* sans connaître Homère, et sans avoir moyen d'apprendre si tout est fini quand « Jupiter qui lance les éclairs » va se coucher, après avoir bien mangé et bien bu. Ils étaient professeurs de grammaire, ces messieurs, et ces menus détails n'étaient pas leur affaire. Pour celui d'histoire, il s'en occupait, comme il s'occupait aussi des *Méditations* de Lamartine, des *Orientales* de Victor Hugo. Ah ! si le terrible proviseur avait entendu un seul mot de cet enseignement... libre assurément, mais aussi combien initiateur !

Ma bonne chance voulut que quand ce maître si

extraordinaire dans l'Université nous quitta — notre quatrième achevée, — pour nous passer au professeur d'histoire des classes supérieures qui était Cheruel, l'éditeur des *Mémoires de Saint-Simon*, celui-là s'appliquât aussi à éveiller l'intelligence de ses élèves, au lieu de la traîner dans la routine commode. Pour cela, devant sa leçon, il en faisait parler toutes les fois que l'occasion s'en présentait, au lieu de parler lui-même, ce qui était méritoire avec une parole facile et brillante comme la sienne. Si la méthode avait du bon, elle avait aussi ses dangers ; j'en fis une fois l'expérience. Nous allions arriver, dans l'histoire de France, à la lutte des Bourguignons et à l'épisode de Perrinet Le Clerc, qui par trahison leur ouvrit une des portes de Paris dont son père était gardien.

« Qui veut raconter cet épisode ? » que nous ne connaissions pas encore, nous dit-il, un jour. Personne ne répondit. « Et vous ? » demanda-t-il en s'adressant à moi, car il avait constaté plus d'une fois que j'allais souvent de l'avant. Ainsi provoqué, je me décidai, bien que je n'eusse pas encore lu les *Ducs de Bourgogne* de Barante, et ne susse de Perrinet Le Clerc que ce que m'en avait appris un mélodrame, qualifié d'historique sur l'affiche, que j'avais vu représenter récemment. Et me voilà au milieu de la classe, racontant à mes soixante camarades l'histoire ou plutôt mon histoire de Perrinet Le Clerc. Je n'étais pas sans inquiétude, et ce qui l'augmentait, c'étaient les regards étonnés que Cheruel, derrière ses lunettes bleues, me détachait de temps en temps. Cependant je continuais. J'arrivai ainsi à un passage dramatique, trop dramatique,

où il m'arrêta : « Quel roman nous racontez-vous là ? » Je n'eus garde de répondre et il acheva mon récit : le sien fut peut-être moins amusant que le mien, mais probablement il fut plus historique.

Comme deux professeurs ne font pas la vie de collège, je n'ai pas gardé pour les autres un bien tendre souvenir, ni même « la certaine estime » dont parle Levallois. Sans doute il y a de l'injustice dans cette impression, car j'ai bien une bonne part de responsabilité pour la façon dont j'ai ou n'ai pas travaillé dans leurs classes. Mais on a des ménagements quand on pèse sa propre responsabilité, qu'on ne garde pas dans le pesage de celle des autres. Et les circonstances, que je faisais atténuantes pour moi, m'ont paru pendant longtemps aggravantes pour eux.

En tous cas les choses étaient ainsi lorsque, peu de temps après la guerre, je reçus la visite du maire et de deux membres du conseil municipal de mon village, qui venaient me demander d'accepter les fonctions de délégué communal.

— M'occuper d'instruction, moi !

Je commençai par refuser nettement ; mais aux raisons qu'on m'opposa, il n'y avait rien à répondre. Nous étions au temps où tout le monde admettait que c'était le maître d'école allemand qui avait gagné la bataille de Sadowa aussi bien que celle de Sedan ; ne pas aider le maître d'école français à préparer la revanche eût été un crime national. Il fallut donc se rendre. Léon Say, qui me connaissait et était alors préfet de la Seine, trouva que, puisque j'acceptais le moins, je devais accepter le plus ; de délégué communal je fus d'emblée

promu au grade supérieur de délégué cantonal.

C'est certainement des fonctions bien peu importantes que celles d'un délégué cantonal, mais enfin elles n'en consistent pas moins à surveiller l'instruction primaire dans les communes de son canton, et il y a des cantons, comme celui de Vincennes par exemple, qui comptent plus de soixante mille habitants. C'est une responsabilité cela, et je le sentis d'autant mieux, que je savais par l'expérience personnelle ce que peut le manque de surveillance uni à l'indifférence et à la négligence. Je n'avais pas voulu que par mon fait il arrivât pour un seul des écoliers que je visitais ce qui était arrivé pour moi au collège : trop de chances à courir avec la fantaisie individuelle ; et d'ailleurs les enfants des écoles primaires n'ont pas assez de temps à donner au travail, pour permettre qu'il ne soit pas employé méthodiquement et régulièrement.

Parmi les écoles dont je fus chargé, l'une avait pour directrice une jeune femme assez jolie, aux traits fins, à la physionomie intelligente, aux manières discrètes, qui présentait cette anomalie de paraître préférer aux compliments les observations qu'on pouvait avoir à lui faire. Les félicitations aussi peu appuyées qu'elles fussent la mettaient tout de suite dans l'embarras, la troublaient et, si elles se précisaient l'effraient, avec un sentiment d'inquiétude sur lequel il n'y avait pas à se tromper. Au contraire c'était un sentiment de tranquillité que lui causaient les critiques auxquelles elle répondait avec calme, en femme parfaitement maîtresse de soi. Cela m'intéressa d'abord comme une énigme, et plus encore quand je l'eus devinée.

Laide, elle eût aimé les compliments ; jolie, elle en avait peur non pas tant pour l'heure présente que pour l'avenir et les conséquences qu'ils pouvaient entraîner. Cela n'en disait-il pas long sur l'expérience qu'elle avait déjà faite de la vie, où dans sa position humble et dépendante, la beauté, qui est la puissance de la femme, lui était une gêne et une cause de tourments contre lesquels évidemment elle avait eu à se défendre.

Ce fut le point de départ, l'idée mère de *Sédution*.

Aucun de mes romans ne m'a autant que celui-là donné de peine pour obtenir des réponses un peu précises de ceux que j'avais à questionner. On cause peu dans le monde de l'instruction primaire, et le long esclavage dans lequel son personnel a été maintenu sous tant de régimes divers, mais pour lui toujours le même, lui a laissé des habitudes de prudence que son origine, paysannesque chez le plus grand nombre n'a fait qu'aggraver. Que gagnait-on à parler ? Qui sait de quoi demain sera fait ? Je n'aurais pas rencontré en province des instituteurs et des institutrices émancipés par la retraite qui les mettait à l'abri de retours offensifs, que j'aurais dû m'en tenir à mon observation personnelle, et ce n'aurait pas été suffisant.